

et Quirotes, dont les langues dérivent d'une souche commune. Plusieurs voyageurs que j'ai entendu parler de l'analogie de la langue mexicaine ou aztèque avec les idiomes que l'on trouve sur la côte du nord-ouest du nouveau continent, m'ont paru exagérer la ressemblance que présentent ces langues américaines. En examinant avec soin des vocabulaires formés à Noutka et à Monterey, j'ai été frappé de l'homotonie et des désinences mexicaines de plusieurs mots, comme, par exemple, dans la langue des Noutkiens : *apquixitl* (embrasser), *temextixitl* (baiser), *cocotl* (loutre), *hiltzitl* (soupirer), *tzitzimitz* (terre), et *inicoatzimitl* (nom d'un mois). Cependant, en général, les langues de la Nouvelle-Californie et de l'île de Quadra, diffèrent essentiellement de l'aztèque, comme on le verra dans les nombres cardinaux que je réunis dans le tableau suivant :

	MEXICAIN.	LANGUE ESCELEM.	LANGUE RUMSEN.	LANGUE DE NOUTKA.
1	Ce.	Pek.	Enjala.	Sahuac.
2	Ome.	Ulhai.	Ultis.	Atla.
3	Jei.	Julep.	Kappes.	Catza.
4	Nahui.	Jamajus.	Ultizim.	Nu.
5	Macuilli.	Pamajala.	Haliiza.	Sutcha.
6	Chicuace.	Pegualanai.	Halishakem.	Nupu.
7	Chicome.	Julajualanai.	Kapkamaishakem.	Atlipu.
8	Chicuei.	Julepualanai.	Ultumaishakem.	Atlual.
9	Chiucnahui.	Jamajusjulanai.	Pakke.	Tzahuacuatl.
10	Matlactli.	Tomoila.	Tamchaigt.	Ayo.

Les mots noutkiens sont tirés d'un manuscrit de M. *Mozino*, et non du vocabulaire de Cook, dans lequel ayo est confondu avec haecoo, nu avec mo, etc., etc.

Le père Lasuen observa que, sur les côtes de la Nouvelle-Californie, sur une étendue de 180 lieues, depuis San Diego, San Francisco, on entend parler dix-sept langues qui ne peuvent guère être considérées comme des dialectes d'un petit nombre de langues-mères. Cette assertion ne doit pas étonner ceux qui connoissent les recherches curieuses

que MM. Jefferson, Volney, Barton, Hervas, Guillaume de Humboldt, Vater et Frédéric Schlegel¹ ont faites sur les langues américaines.

La population de la Nouvelle-Californie auroit augmenté beaucoup plus rapidement encore, si les lois d'après lesquelles les *presides* espagnols sont gouvernés depuis des siècles, n'étoient pas diamétralement opposées aux vrais intérêts de la métropole et des colonies. D'après ces lois, il n'est point permis aux soldats stationnés à Monterey, de vivre hors de leurs casernes, et de se fixer comme colons. Les moines sont généralement contraires à cet établissement des colons de la caste des blancs, parce que ces derniers, *comme gens qui raisonnent* (gente de razon²),

¹ Voyez l'ouvrage classique de M. Schlegel, sur la langue, la philosophie et la poésie des Hindous, dans lequel on trouve de grandes vues sur le mécanisme, j'ose dire sur l'organisation des langues dans les deux continens.

² Dans les villages indiens, on distingue les naturels de la *gente de razon*. Les blancs, les mulâtres, les nègres, toutes les castes *non indiennes* sont désignées par le nom de *gens doués de raison*, expression humili-

ne se laissent pas assujétir à une obéissance aussi aveugle que les Indiens. « Il est bien
« affligeant, dit un navigateur espagnol
« instruit et éclairé¹, que les militaires qui
« passent une vie pénible et laborieuse, ne
« puissent pas, dans leur vieillesse, se fixer
« dans le pays, et s'adonner à l'agricul-
« ture. Cette défense de construire des
« maisons dans les environs du presidio, est
« contraire à tout ce que dicte une saine
« politique. Si on permettoit aux blancs de
« s'occuper de la culture du sol et de l'édu-
« cation des bestiaux; si les militaires, en
« établissant leurs femmes et leurs enfans
« dans des fermes isolées, pouvoient se
« préparer un asyle contre l'indigence à
« laquelle ils ne sont que trop souvent ex-
« posés dans leur vieillesse, la Nouvelle-
« Californie deviendrait en peu de temps
« une colonie florissante, une relâche infi-
« niment utile pour les navigateurs espagnols
« qui font le commerce entre le Pérou, le
« Mexique et les îles Philippines. » En levant
liante pour les indigènes, et dont l'origine remonte
à des siècles de barbarie.

¹ *Journal de Don Dionisio Galiano.*

les entraves que nous venons d'indiquer, les îles Malouines, les missions du Rio Negro, et les côtes de San Francisco et de Monterey, se peupleroient d'un grand nombre de blancs. Mais quel contraste frappant entre les principes de *colonisation* suivis par les Espagnols, et ceux par lesquels la Grande-Bretagne a créé en peu d'années des villages sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande !

Les Indiens Rumsen et Escelen partagent, avec les peuples de la race aztèque et avec plusieurs tribus de l'Asie septentrionale, le goût prononcé pour les bains chauds. Les temazcalli que l'on trouve encore à Mexico, et dont l'abbé Clavigero a donné une figure exacte *, sont de vrais bains de vapeurs. L'Indien aztèque reste étendu dans un four chaud, dont le pavé est constamment arrosé avec de l'eau. Les naturels de la Nouvelle-Californie, au contraire, prennent le bain que le célèbre Francklin recommandoit jadis sous le nom de *bain d'air chaud* : aussi trouve-t-on dans les missions, auprès de chaque cabane, un petit édifice voûté en

* Clavigero, II, p. 214.

forme de temazcalli. En revenant de leur travail, les Indiens entrent dans le four dans lequel, peu de momens avant, le feu a été éteint. Ils y restent pendant un quart-d'heure, et lorsqu'ils se sentent tout trempés de sueur, ils se jettent dans l'eau froide d'un ruisseau voisin, ou bien ils se vautrent dans le sable. Ce passage rapide du chaud au froid, cette suppression subite de la transpiration cutanée, que l'Européen redouteroit avec raison, cause des sensations agréables à l'homme sauvage, qui jouit de tout ce qui le saisit ou l'excite fortement, de tout ce qui réagit avec violence sur son système nerveux.

Les Indiens qui habitent les villages de la Nouvelle-Californie s'occupent, depuis quelques années, à tisser les étoffes grossières de laine appelées *frisadas*; mais leur occupation principale, celle dont le produit pourroit devenir une branche de commerce intéressante, est la préparation des cuirs de cerfs. Il me paroît intéressant de consigner ici ce que j'ai pu recueillir dans les journaux manuscrits du colonel Constanzo, sur les animaux qui habitent les montagnes entre San Diego et Monterey, et sur l'adresse particulière



avec laquelle les Indiens savent prendre les cerfs.

Dans la Cordillère peu élevée qui longe la côte, de même que dans les savanes qui l'avoisinent, on ne trouve ni buffle ni élan. Sur la crête des montagnes qui se couvrent de neige au mois de novembre, paissent seuls les *berendos* à petites cornes de chamois, dont nous avons parlé plus haut : mais toutes les forêts, toutes les plaines couvertes de graminées sont remplies de troupeaux de cerfs à taille gigantesque, à bois rond et extrêmement grand. On en voit souvent quarante ou cinquante à la fois ; ils sont d'une couleur brune, unie et sans tache. Leurs bois, dont les empaumures ne sont pas aplaties, ont près de quinze décimètres (quatre pieds et demi) de long. Tous les voyageurs assurent que ce grand cerf de la Nouvelle-Californie est un des plus beaux animaux de l'Amérique espagnole. Il diffère probablement du *wewakish* de M. Hearne, ou de l'*elk* des habitans des États-Unis, dont les naturalistes ont fait mal à propos les deux espèces de *cervus canadensis* et de *cervus strongyloceros*!. Ces cerfs

Il règne encore beaucoup d'incertitude sur les

de la Nouvelle-Californie, que l'on ne trouve pas dans l'ancienne, avoient déjà frappé le navigateur Sébastien Biscayno, quand il relâcha au port de Monterey, le 15 décembre 1602. Il assure « en avoir vu dont les bois « avoient trois mètres (près de neuf pieds) « de longueur. » Ces *venados* courent avec une rapidité extraordinaire, en jetant le col en arrière, et en appuyant leur bois sur le dos. Les chevaux de la Nouvelle-Biscaye, réputés excellens coureurs, sont incapables de les suivre de près ; ils ne les égalent dans la course qu'au moment où l'animal, qui ne boit que très-rarement, vient d'étancher sa soif : c'est alors que, trop lourd pour déployer toute l'énergie de ses forces musculaires, il est atteint facilement. Le cavalier qui le poursuit, l'abat en lui jetant un lacs, comme on fait, dans toutes les colonies espagnoles, avec les chevaux et les bœufs sauvages. Les Indiens usent d'un autre artifice très-ingénieux

caractères spécifiques qui distinguent les grands et les petits cerfs (*venados*) du nouveau continent. Voyez les recherches intéressantes de M. Cuvier, contenues dans son mémoire sur les os fossiles des ruminans. (*Annales du Museum*, année VI, p. 353.)

pour s'approcher des cerfs et pour les tuer. Ils coupent la tête à un *venado* dont les bois sont très-longs; ils en vident le col, et le placent sur leur propre tête: masqués de cette manière, mais en même temps armés d'arcs et de flèches, ils se cachent dans un bocage ou dans l'herbe haute et touffue; en imitant les mouvemens du cerf qui pâit, ils attirent le troupeau, qui se laisse tromper par la ruse de l'homme. M. Constanzo a vu cette chasse extraordinaire sur les côtes du canal de Santa Barbara: les officiers embarqués dans les goëlettes Sutil et Mexicana, l'ont observée vingt-quatre ans plus tard, dans les savanes qui environnent Monterey¹. Les énormes bois de cerfs que Montezuma montrait comme des objets de curiosité aux compagnons de Cortez, provenoient peut-être des *venados* de la Nouvelle-Californie. J'en ai vu deux, trouvés dans l'ancien monument de Xochicalco, et que l'on conserve dans le palais du vice-roi. Malgré le peu de communication intérieure qui existoit au quinzième siècle dans le royaume d'Anahuac, il ne seroit pas

¹ *Viage a Fuca*, p. 164.

extraordinaire que ces bois de cerfs fussent venus, de mains en mains, depuis les 35 aux 20 degrés de latitude, de même que nous trouvons les beaux jades néphritiques du Brésil (*piedras de Mahagua*) chez les Caribes qui avoisinent les bouches de l'Orénoque.

Les établissemens russes et espagnols étant jusqu'ici les seules colonies européennes qui existent sur la côte du nord-ouest de l'Amérique, je crois qu'il sera utile de faire l'énumération de toutes les missions de la Nouvelle-Californie, qui ont été fondées jusqu'au commencement de l'année 1803. Cette notice détaillée devient surtout intéressante à une époque où les habitans des États-Unis manifestent le désir d'un mouvement vers l'ouest, vers ces côtes du Grand Océan, qui, opposées à la Chine, abondent en belles fourrures de loutres marines.

Les missions de la Nouvelle-Californie suivent, du sud au nord, dans l'ordre dans lequel nous les indiquons ici.

SAN DIEGO, village fondé en 1769, à quinze lieues de distance de la mission la plus

- septentrionale de la Vieille-Californie. Population, en 1802, de 1560.
- SAN LUIS REY DE FRANCIA, village fondé en 1798. Population de 600.
- SAN JUAN CAPISTRANO, village fondé en 1776. Population de 1000.
- SAN GABRIEL, village fondé en 1771. Population de 1050.
- SAN FERNANDO, village fondé en 1797. Population de 600.
- SAN BUENAVENTURA, village fondé en 1782. Population de 950.
- SANTA BARBARA, village fondé en 1786. Population de 1100.
- LA PURISSIMA CONCEPCION, village fondé en 1787. Population de 1000.
- SAN LUIS OBISPO, village fondé en 1772. Population de 700.
- SAN MIGUEL, village fondé en 1797. Population de 600.
- SOLEDAD, village fondé en 1791. Population de 570.
- SAN ANTONIO DE PADUA, village fondé en 1771. Population de 1050.
- SAN CARLOS DE MONTEREY, capitale de la Nouvelle-Californie, fondée en 1770, au

- pied de la Cordillère de Santa Lucia, qui est couverte de chênes, de pins (*foliis ternis*) et de rosiers. Le village est éloigné de deux lieues du *presidio* qui porte le même nom. Il paroît que *Cabrillo* avoit déjà reconnu la baie de Monterey, le 15 novembre 1542, et qu'à cause des beaux pins dont sont couronnées les montagnes voisines, il la nomma la *Bahia de los Pinos*. Son nom actuel lui fut donné, soixante ans plus tard, par *Viscaino*, en honneur du vice-roi de Mexico; Gaspar de Zuñiga, comte de Monterey, homme actif, auquel on doit l'entreprise de grandes expéditions maritimes, et qui engagea Juan de Oñate à la conquête du Nouveau-Mexique. Les côtes voisines de San Carlos produisent le fameux ormier de Monterey, qui, recherché par les habitans de Noutka, est employé dans le commerce des fourrures de loutres. La population du village de San Carlos est de 700.
- SAN JUAN BAPTISTA, village fondé en 1797. Population de 960.
- SANTA CRUZ, village fondé en 1794. Population de 440.

SANTA CLARA, village fondé en 1777. Population de 1300.

SAN JOSE, village fondé en 1797. Population de 630.

SAN FRANCISCO, village fondé en 1776, avec un beau port. Les géographes confondent souvent ce port avec le *Port de Drake*, qui est plus au nord, sous les 38° 10' de latitude, et que les Espagnols appellent le *Puerto de Bodega*. Population de San Francisco, 820.

On ignore le nombre des *blancs*, *métis* et *mulâtres* qui vivent dans la Nouvelle-Californie, soit dans les *presides*, soit au service des religieux de Saint-François. Je crois que leur nombre s'élève à plus de 1300; car, dans les deux années de 1801 et de 1802, il y eut, dans la caste des *blancs* et des *sang-mêlé*, 35 mariages, 182 baptêmes et 82 décès. Ce n'est que sur cette partie de la population que le gouvernement pourroit compter pour la défense des côtes, au cas d'une attaque militaire qui seroit tentée par quelque puissance maritime de l'Europe.

RÉCAPITULATION DE LA POPULATION TOTALE
DE LA NOUVELLE-ESPAGNE.

Indigènes ou Indiens.....	2,500,000
Blancs ou Espagnols { Créoles, 1,025,000 } { Europ., 70,000 }	1,095,000
Nègres Africains.....	6,100
Castes de sang-mêlé.....	1,231,000
Total.....	4,832,100

Ces nombres ne sont que le résultat d'un calcul par approximation. On a cru devoir s'arrêter à la somme totale énoncée plus haut, p. 101.